

Yanair

Gabrielle Lebeau

Numéro 150, septembre 2016

Persistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lebeau, G. (2016). Yanair. *Moebius*, (150), 19–23.

GABRIELLE LEBEAU

Yanair

Timba. La sonnerie de mon téléphone. La seule qui ne me tombe pas encore sur le cœur au réveil. Que je n'ai pas encore associée au lever précoce, à la brume froide du matin, au ciel gris, aux odeurs de farine et d'huile dans le *staff room*, aux jambes qui font mal de la veille, à la faim poignante, à l'attente, aux minutes, aux heures qui passent trop lentement, au déjeuner trop lourd, aux omelettes, aux toasts enduites de Vegemite, au bacon grillé. J'ouvre les yeux. M'extirpe d'une sieste comateuse de quinze minutes. D'un glissement du doigt, fais taire la sonnerie. 6 h 15. Auront-ils fini par afficher ce fichu numéro? Je lève les yeux vers l'écran. Enfin il y brille. Porte d'embarquement 53. Ouverture à 6 h 15. Décollage à 6 h 45. Shit. Je n'ai que trente minutes pour la localiser. Comment ai-je pu être si confiante, dormir si paisiblement? Aucune inquiétude ne m'a traversé l'esprit. Une nuit à l'aéroport n'a certainement pas contribué à la vivacité de mes neurones... Je me ramasse. Mon téléphone, mes écouteurs, ma valise de dix livres, mon manteau. Difficile, tout de même, d'imaginer pourquoi le numéro n'était toujours pas affiché quinze minutes avant l'ouverture! J'ai tout; je cours. Mais où est cette foutue porte?

Par là, tout au fond, j'aperçois les hôtesses, vêtues des complets bleu Pepsi qui s'ouvrent sur les cols jaune Heinz. Elles me scrutent, moi qui accours, transpirant, trimballant ma valise qui rebondit sur ses roulettes. Plus je m'approche, et plus leur regard plein de morgue me transperce. Elles m'attendent semble-t-il. Alors je prends conscience du piège qu'elles me tendent... Ma valise!

Combien pèse-t-elle? Comme des vautours elles se tiennent au centre de l'allée, à quelques pas de la porte 53. Je crois apercevoir leur sourire en coin, la lueur qui brille dans leurs yeux qui me fixent. Et moi je fixe ma valise. Une des agentes la saisit. Du regard je soupèse encore mon bagage, tandis qu'elle, sans pitié, le soulève au-dessus de la balance. L'y dépose d'un geste victorieux. Le moment de vérité. Mon souffle et mon cœur se fondent dans un silence infini, la peur comme une goutte de sueur descend le long de mon dos, parcourant ma colonne vertébrale... Madame. Vous avez deux kilos en trop. Retirez des articles de votre bagage, ou payez quarante livres. Au fond du gouffre, les yeux écarquillés, immobile, je me tiens. Une seconde plus tard me voici vidant frénétiquement ma valise de tout son contenu, nourrissant la poubelle de souliers de tango, de shampoings et de crayons. Un demi-kilo au-dessus, ça va? Oui, ça va (elle, avec son accent détestable, dédaigneux comme sa bouche, son anglais hautain, pas celui des hommes d'affaires que j'aime croiser sur London Bridge aux heures de pointe). Je récupère enfin ma valise, prête à continuer ma course effrénée. Bientôt mes escarpins seront enterrés avec les restes des prêts-à-manger de l'aéroport, mais qu'importe, déjà je n'y pense plus. Je descends les escaliers, parcours les allées, encore des marches à grimper, j'y arrive... le couloir gris, l'interminable couloir, 36, 45, 49, 51... 53. PORTE D'EMBARQUEMENT FERMÉE.

Je tombe. À quelques mètres de l'avion dont seul un grand mur vitré me sépare. Mon avion auquel les escaliers sont toujours fixés. Je reste ici. À quelques minutes d'un départ en règle, sans embûches. Je panique. Regarde à gauche. À droite. Devant, une femme portant le complet bleu. Je l'attrape par le bras. Aidez-moi, il n'est que 7 h 20, les portes sont fermées, elles devaient être ouvertes jusqu'à 7 h 30. L'hôtesse reste de glace. Je ne peux rien faire, il est trop tard. Elle en a fini avec moi, me tourne le dos, s'éloigne le long du corridor gris. Je localise un autre complet bleu non loin de ma porte, numéro 53. J'ai les larmes jusque dans la gorge. Elles noient ma voix, inaudible. Je hurle de désespoir. Les mots qui sortent sont ceux de ma

résignation. Allez au bureau de vente des billets. Suivez les flèches qui indiquent « Sortie d'urgence ». Je m'exécute, mais les panneaux « Sortie d'urgence » pointent partout à la fois, et mes jambes tremblantes ne me mènent nulle part, si ce n'est à des portes verrouillées, et le sang dans ma tête siffle tellement il y circule à un rythme essoufflant. J'ai l'impression un instant d'être l'un de ces poulets dont ma mère me parlait avant de dormir, pauvres bêtes qui couraient dans toutes les directions après qu'on leur avait coupé le cou. Un réflexe normal, qu'elle racontait. Mon corps tremble. J'ai perdu le contrôle. Je ne sais plus où aller. Ça brûle à l'intérieur. Tabarnak. Ma voix tremble. Criss de câlisse. Les jurons, que j'ai pris l'habitude de dire tout haut de ce côté-ci de l'Atlantique, ponctuent ma route vers le comptoir des billets, seuls exutoires à mon immense désarroi.

Je repense aux paroles de mon colocataire. Yanair, ce n'est pas juste des bas prix. C'est une communauté qui recrute d'horribles agents pour tyranniser d'innocents voyageurs. J'avais ri. Tu exagères. Oh non ! Discriminatoire, sexiste. Tu avais entendu qu'ils ont déjà envisagé de faire payer plus cher les personnes en surpoids ? Qu'ils ont refusé de fournir des chaises roulantes aux personnes handicapées ? Qu'ils ont publié un calendrier sexy avec leurs hôtesse (lui, s'extasiant presque) ? Non, je ne savais pas, je ne lis pas les journaux, je n'écoute pas les nouvelles.

Je continue ma course vers le comptoir de billets. Entre tous les escaliers, les portes, les allées froides et les tapis roulants, des pensées refoulées et des émotions contradictoires ont trouvé leur chemin jusqu'à mon cerveau. Là-haut je les sens. Elles entrent en collision, enflamment mon plexus, retournent mon estomac, accélèrent les pulsations fébriles dans mes poignets. Je fouille mon sac, à la recherche d'une main, à la recherche de quelqu'un qui puisse me tirer d'ici. Mes doigts agrippent le petit téléphone à flip, l'ouvrent habilement. Parcourent les contacts. Trouvent Paolo. Dignité, fierté, tout s'effondre. Je m'effondre. Allo?... J'ai manqué mon avion... Ne fais pas d'erreur, Gabry (lui, concis, comme toujours). Mais tu

ne comprends pas? J'ai manqué mon avion. Peut-être que c'est un signe. Peut-être que je ne devrais plus partir. Ne plus jamais m'éloigner de toi. Dis-moi seulement de rester et je rentre à Londres. Dis-moi seulement de rester. Ne fais pas d'erreur, Gabry. Silence. Mes doigts referment le téléphone à flip. Mais laquelle est l'erreur? T'aimer ou te fuir? La dépendance malade ou la feinte indépendance? Dociles, mes jambes me conduisent au comptoir de vente de billets, devant l'agente en complet bleu qui s'apprête à me traiter avec condescendance.

9 h. Cent-cinquante livres sterling dépensées pour un aller simple vers Rome plutôt que soixante livres pour ma destination finale, Pérouse. Vingt-quatre heures d'éveil anxieux sous les paupières, six heures de plus à tuer, recroquevillée sur les mornes bancs de plastique. Un bagage à main qui continue de dépasser le poids maximal permis. Mais j'ai une stratégie maintenant. Aux toilettes, à l'abri des regards espions, je l'ai testée. J'ai rempli les manches de mon manteau de cuir de tous mes objets pesants. J'y ai fourré la méthode d'italien, l'appareil photo, les fils de recharge. J'ai enfilé deux paires de jeans l'une par-dessus l'autre. Je peux à peine avancer, je peine à séparer mes jambes, mais j'affiche un air victorieux.

En attendant l'heure, plutôt que d'errer comme un animal égaré, je me laisse conduire à l'espace réconfortant du Krispy Kreme, encadré de la petite clôture blanche typique des banlieues américaines et surmonté d'une enseigne à la typographie vert sapin. Bienvenue chez Krispy Kreme! Beignes et café depuis 1937. Notre mission: toucher et améliorer les vies par la joie. Créer des souvenirs heureux, de délicieux, fondants, petits morceaux de joie. Épuisée, je m'abandonne à ce qui me semble la seule chose à faire. Au comptoir m'accueillent un jeune homme au sourire contagieux et une diversité infinie de saveurs. Beignet au sucre, glacé original, au chocolat, garni à la crème anglaise, aux framboises, au citron, tentation gâteau chocolat, pommes et cannelle, saupoudré aux fraises. Décidée, je pointe du doigt le beignet au sucre. Vous pouvez avoir un deuxième beigne pour cinquante

pennys (le garçon, d'un ton invitant). Non, seulement un, merci. Et un latte. Je suis encore assez forte pour résister aux sucreries. Le garçon me tend la tasse chaude. Merci!... Oh... Désolée, j'ai changé d'idée. Je peux avoir celui-là comme deuxième, oui, celui-ci, le glacé au chocolat garni à la crème anglaise. Au point où j'en suis... Il rit.

Avec mes deux beignes et mon latte, je prends place à l'une des tables blanches. Assise dans ce petit jardin d'Amérique, j'oublie doucement que c'est ma vie qui est en train de se dérouler ici. Insidieusement, la joie gagne toutes les cellules de mon corps et m'enveloppe de sa persistance incroyable. Je souris. Et dans mon jardin parfait d'Amérique je me mets à rire. Un rire silencieux, un souffle qui se glisse entre mes lèvres collantes de lactose, des fossettes qui creusent mes joues poudrées de sucre à glacer.